

Fabienne JOURDAN, *Orphée et les Chrétiens. La réception du mythe d'Orphée dans la littérature chrétienne grecque des cinq premiers siècles*. Tome II. *Pourquoi Orphée ?* (Anagôgè), Paris, « Les Belles Lettres », 2011, 16 x 24, 477 p., br. EUR 45, ISBN 978-2-251-18111-0.

Cette étude entend se placer, et y parvient, du point de vue des auteurs grecs chrétiens des cinq premiers siècles qui, considérant Orphée comme un donné appartenant à la culture antique et légitimé en tant que tel, fut introduit dans un dialogue thématique, comparatif, hiérarchique voire polémique avec la figure du Christ. Et cela dans les contextes philosophiques et religieux impliqués par l'une et l'autre de ces figures. Centrée sur la figure d'Orphée, non sur les textes qui lui sont imputés, cette étude vise à « dresser une typologie du recours au personnage ». Dans un chapitre I, l'A. étudie le traitement par les écrivains chrétiens du personnage d'Orphée à des fins protreptiques ou polémiques, visant les traditions païennes ou des positions chrétiennes hétérodoxes. Sont examinés dans ce cadre Athénagore, le roman pseudo-clémentin et Origène, puis les textes à finalités hérésiologiques, comme la *Réfutation de toutes les hérésies* du Pseudo-Hippolyte, le *Panarion* d'Épiphane de Salamine et les *Stromates* de Clément d'Alexandrie. Suit l'analyse de la présence d'Orphée dans le *Discours aux Grecs* de Tatien, dans l'*À Autolykos* de Théophile, évêque d'Antioche, et, enfin, dans les textes de Grégoire de Nazianze, plus clairement soucieux, quant à lui, de dévaloriser l'hellénisme. Toutes ces manières de présenter Orphée sont globalement négatives, même si elles le sont diversement en raison de leur temps, et de la situation des problèmes posés. Aux antipodes de cette position, bien que dans une intention finalement semblable, il est des auteurs, juifs ou chrétiens, qui ont une attitude tout autre. Certains, en effet, voient en Orphée un modèle d'adhésion anticipée aux fondements de la foi chrétienne. Ils le considèrent tantôt, par exemple dans le *De Monarchia* (écrit probablement juif attribué faussement à Justin), comme adhérent au monothéisme biblique ou, dans l'*Ad Graecos* et surtout, dans le *Contre Julien* de Cyrille d'Alexandrie, comme converti à la foi mosaïque, voire même, dans le *De Trinitate* de Didyme l'Aveugle, comme annonciateur de la doctrine trinitaire. L'attitude de Clément d'Alexandrie, dans ses *Stromates*, sera plus directement captatrice : visant à déprécier l'hellénisme, Clément minimisera la figure d'Orphée, « barbare pris dans la chaîne de transmission de l'enseignement biblique », premier théologien des Grecs délivrant « un message semblable à celui de la Bible » et, ainsi, théologien chrétien avant la lettre. La *Préparation évangélique* d'Eusèbe, bien que différemment, va dans le même sens. Et la *Thérapeutique des maladies helléniques* de Théodoret de Cyr finit, après avoir repris une bonne partie des arguments de Clément et d'Eusèbe, par rejeter Orphée hors de la scène chrétienne. L'analyse se poursuit avec un examen de la *Théologie de Tübingen* où Orphée est convoqué, contre les néoplatoniciens, en témoin et en acteur de la tradition qui a conduit au christianisme. Le chapitre I s'achève par une comparaison du traitement de la figure d'Orphée dans la littérature latine chrétienne, qui ne s'avère pas fondamentalement différent, et par une « récapitulation des motifs du recours polémique chrétien à la figure d'Orphée ». Le chapitre II de l'ouvrage, – intitulé *Pourquoi Orphée ?* –, résume les traits et les thèmes qui, chez Orphée, pouvaient tout à la fois fonder et justifier les stratégies comparatives, polémiques, voire assimilatrices que les chrétiens pouvaient trouver convaincantes auprès des païens, des hétérodoxes et, plus généralement, auprès des hommes cultivés des cinq premiers siècles. Barbare, dépendant de fondements analogues aux fondements bibliques et antérieurs à l'hellénisme et, à ce titre presque, père de la théologie grecque, Orphée présentait des compatibilités avec le christianisme qui expliquent le choix de cette figure pour ménager une transition vers le christianisme. Le fond religieux mis en évidence par l'Orphée païen venait en renforcer la vraisemblance : la possibilité d'un « contact personnel avec le divin », la doctrine de l'immortalité de l'âme, l'antiquité d'une religion révélée et la manifestation du logos primordial. — Ce Tome II est, presque pour moitié (p. 265-477), constitué de copieuses Annexes (I. le texte, la traduction et le commentaire d'Eusèbe,

Préparation évangélique, III, 9 ; II. Le texte et la traduction du Pseudo-Clément, *Homélies*, VI 3-8, la traduction de *Reconnaisances*, X 17-18 et 30-34 ; 3. une étude très approfondie – p. 285-336 – de la théo-cosmogonie orphique commentée dans le roman pseudo-clémentin). Suit une impressionnante Bibliographie (p. 337-400) qui reprend les Textes anciens, païens grecs et latins, juifs et chrétiens (p. 337-350), puis la Littérature critique (p.350-400) où l'A., en plus des références érudites portant directement sur son sujet, cite par exemple, révélateurs de l'ampleur de son information et de son attention à tout, Benveniste, Grabar et Scholem. On trouve, un peu étonnamment dans cette bibliographie, une section II. Textes modernes (suivie par la vraie section II. Littérature critique), composée de quatre références à des textes des seuls Rilke et Valéry. Viennent, pour finir, un Index des passages scripturaires, un Index des passages d'ouvrages et d'auteurs profanes, un Index des passages d'ouvrages et d'auteurs juifs, un Index des passages d'auteurs chrétiens (que le titre courant assimile aux passages scripturaires), un Index des noms propres anciens et mythologiques et, enfin, un Index des notions. C'est dire combien cet excellent travail, érudit et à la matière extrêmement riche, a le souci de ménager, pour le chercheur, de multiples voies de pénétration et de récapitulation. – J.-Cl. POLET.

J. H. W. G. LIEBESCHUETZ, *Ambrose and John Chrysostom. Clerics between Desert and Empire*, Oxford, University Press, 2011, 14.5 x 22.5, XII + 303 p., rel. £ 60, ISBN 978-0-19-959664-5.

Ce livre de Wolf Liebeschuetz (W. L.) analyse la vie et l'œuvre de deux pères de l'Église de la fin du IV^e siècle, Ambroise de Milan (330-397) et Jean Chrysostome (ca 349-407). Il se divise assez classiquement en quatre grandes parties, la première rappelant utilement les formes d'ascétisme pré-chrétien, la seconde portant sur le rapport d'Ambroise à la vie ascétique d'une part et au pouvoir impérial de l'autre (p. 57-94), la troisième portant sur Jean Chrysostome (p. 97-247), une quatrième partie faisant en conclusion la comparaison des œuvres des deux hommes qui ont marqué de façon souvent similaire leur époque (p. 251-276). On le voit, l'œuvre de Jean a davantage inspiré l'A., qui lui consacre beaucoup plus de place qu'à Ambroise (plus de 150 pages contre une quarantaine de pages au premier). Cette relative dissymétrie vient-elle de la genèse du livre, dont la partie, très fouillée, sur Chrysostome est le reflet d'une lecture faite en Allemagne sur le thème (p. 3) ? C'est possible, mais cette dissymétrie n'empêche pas la comparaison de la pensée et de la politique des deux ecclésiastiques de demeurer éclairante sur certains points et de permettre de réfléchir à la puissance des évêques dans leurs cités et face au pouvoir impérial en cette fin du IV^e siècle. Sur cette question encore fort débattue, l'A. penche clairement en faveur de l'idée que le pouvoir ecclésiastique – au moins celui de certains évêques – était devenu alors très puissant. — Faisant la revue des œuvres de chaque auteur et de leur apport pour le sujet qui l'intéresse, l'A. chemine de façon chronologique, en intervenant d'ailleurs dans des débats sur la datation des œuvres de Jean Chrysostome. Ainsi, p. 180-184, l'A. situe à Antioche, dans le contexte du schisme opposant Flavianus à Paulinus, l'homélie 11 sur l'épître aux Ephésiens que d'autres chercheurs, comme W. Mayer et P. Allen (*John Chrysostom*, London, 2000), situent en revanche à Constantinople en identifiant la grande dame mentionnée dans l'homélie à l'impératrice Eudoxie elle-même. Sans me prononcer ici en faveur de l'une ou l'autre théorie, je ne peux que souligner l'importance des éléments avancés par l'A. — La réussite du livre est d'avoir montré comment la construction par Ambroise des rapports entre Église et pouvoir politique a pu influencer Jean Chrysostome. Certes les écrits de l'évêque latin n'ont pas été lus en masse par les Grecs (comme l'A. le rappelle à juste titre p. 268) et l'on souligne d'ordinaire plutôt les emprunts d'Ambroise au monde grec – en matière de philosophie, comme l'ont fait G. Madec ou H. Savon, ou même de pratique ecclésiastique, comme le montre l'importation par Ambroise du culte des reliques déjà développé en Orient – que l'inverse. — Si l'A. veut pour sa part souligner l'influence d'Ambroise sur Jean, il la